

L'Allemagne nous semble appréciée dans l'ouvrage de M. Quinet d'une façon plus saisissante et plus vraie que dans aucune des nombreuses études qu'on a publiées sur ce pays dans nos dernières années ; ni les faciles esquisses de M. Saint-Marc Girardin, ni les déclamations éloquantes de l'auteur d'*Au delà du Rhin*, ni l'étincelante causticité d'Henri Heine ne peignent d'une manière aussi animée, aussi complète et en même temps aussi précise le double travail qu'exécute aujourd'hui la patrie de Luther.

Après l'Allemagne, le poète a observé l'Italie ; après le mouvement de la vie, l'immobilité de la tombe. Il n'est plus, en effet, au delà des Alpes, ni de puissance politique, ni de fermentation intellectuelle dont l'Europe en travail subisse ou attende l'influence ; l'Italie est morte pour l'action, et sa pensée dort d'un lourd sommeil. Peut-être cache-t-elle des germes puissants cette glorieuse terre qui a déjà tant fait pour l'humanité ; mais quelque éclat que lui réserve l'avenir, le présent y est si sombre et si vide que l'âme ne s'y alimente que des débris du passé.

O terre du passé, que faire en tes collines ?
 Quand on a mesuré tes arcs et tes ruines
 Et fouillé quelques noms dans l'urne de la mort
 On se retourne en vain vers les vivants, tout dort ! (1)

C'est donc aux sublimes vestiges des temps écoulés, à la splendeur de cette nature éternellement belle que le voyageur a demandé ses inspirations. Il n'a que des larmes à donner à cette Italie de nos jours, où l'esclavage a étouffé le génie et presque la vertu, mais il a aussi d'éloquantes malédictions à jeter à ses bourreaux.

Dans cette contrée qui n'a plus ni philosophes, ni poètes capables de reporter la pensée à Vico et à Dante, ce qu'il y a de plus vivant ce sont les vieux chefs-d'œuvre des arts de la forme, c'est la peinture, c'est l'architecture que le poète interroge en

(1) Lamartine. (Dernier chant du pèlerinage de Child-Héroid).